

**LA FIANCÉE  
DE L'AMÉRIQUE**

LAETITIA RICE

**LA  
FIANCÉE  
DE  
L'AMÉRIQUE**

Couverture :  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2021  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



*À mes enfants, Blake et Lucille*

Les événements décrits dans cette histoire sont réels, seuls les personnages sont fictifs. Toute ressemblance avec une personne vivant ou ayant vécu est purement fortuite.

**1944**

## I

Sous la couverture écossaise mangée par les mites, Violette dort tout habillée. À quoi bon se vêtir et se dévêtir quand le jour et la nuit ne forment qu'un long ruban monotone et insaisissable où s'égrènent des heures qui se ressemblent, ponctuées de brèves frayeurs ? Allongée sur un grand matelas posé à la hâte sur le plancher, Violette voit peu à peu se préciser les formes qui habitent le grenier. La charpente massive dessine une voûte protectrice dont les poutres de chêne portent encore les cicatrices que leur ont infligées les bâtisseurs. Dans la précipitation qui a précédé son arrivée ici, on a installé sa couche dans ce coin cerné d'un monceau de vieilleries remisées dans ce grenier par plusieurs générations de Tardieu. Des malles, un berceau, dans lequel s'étaient succédé tous les bébés Tournay, raquettes de tennis percées, cartons à chapeaux vides, vieille baignoire en zinc cabossé, vaisselle ébréchée dans un panier d'osier et meubles endommagés, probablement oubliés après avoir trop attendu pour être réparés que des fonds soient disponibles. Des morceaux de vie de la famille Tardieu, inertes et abandonnés sous les combles parce que devenus inutiles au quotidien, à l'immédiat. Le regard neuf de Violette, exilée elle aussi dans ce grenier, leur redonne une existence niée pendant longtemps. Douze jours qu'elle est là, qu'elle attend la délivrance qui viendra de la mer, elle le sait, car elle a apporté sa pierre à l'édifice.

C'est dans l'aile droite du château de ses grands-parents Tardieu qu'elle a trouvé refuge, une grande bâtisse de pierre blanche en forme de U qui s'ouvre généreusement sur la campagne environnante. Elle se lève lentement dans la clarté croissante, plie la couverture trouée et la pose sur un coin du matelas d'où s'échappent par une déchirure quelques touffes de laine. Malgré l'interdiction formelle de son grand-père, elle s'approche d'une petite fenêtre ronde. Encore endormie, elle balaie du regard la campagne et les prés alentour ; un brouillard hésitant masque l'horizon, flotte, se dissipe vaguement, révélant des champs où surgissent ici et là des pommiers au-delà de la grille. Sur l'allée déserte qui mène à la grande bâtisse, les tilleuls se penchent, immobiles comme des sentinelles. Le ciel est pommelé de gris, comme le pelage de la jument qui tire la charrette du château du Val-Picault. Il a plu la veille, une petite pluie indécise qui s'est lassée de tomber avant de désaltérer la terre. Toute la nuit, le vent s'est essoufflé sous la charpente, et Violette, les yeux ouverts dans l'obscurité, aurait voulu lui parler, l'interroger : « Qu'as-tu vu ? Les avions britanniques qui ont volé si bas cette nuit ont-ils touché leurs cibles ? Que se passe-t-il au large des côtes ? Michel a-t-il été arrêté ? Et là-bas, les bateaux ont-ils enfin quitté les côtes anglaises et commencé leur lente progression sur la mer grise ? » Le vent n'avait rien révélé et avait poursuivi sa course, indifférent, trop affairé.

Elle aime regarder ainsi dans la cour du château les allées et venues de ses grands-parents et parfois de sa sœur et se donner l'illusion de faire encore partie de leur vie. Cet exil forcé ressemble parfois à une punition et la peur toujours vive d'être attrapée comme une souris laisse parfois la place à la colère d'être enfermée contre son gré. Cette agitation intérieure qui la submerge lui est familière : enfant, elle était souvent envoyée dans sa chambre pour « méditer sur son comportement qui n'est pas celui d'une jeune fille comme il faut » comme aimait à le rappeler sa mère. Elle bouillonne, s'impatiente et se fait les griffes sur les aspérités de la vie depuis qu'elle

peut s'inventer un avenir. Être une jeune fille comme il faut, il ne peut en être question. Elle s'est toujours sentie différente des autres. Curieuse, ambitieuse, elle avait très tôt repoussé un destin écrit d'avance — épouse, mère — et avait rêvé d'une vie autre, de voir le monde, d'avoir un métier qui la rendrait indépendante. Quatre années de guerre avaient réduit ces espoirs à néant.

Cet exil ne ressemble pourtant pas à celui de son enfance. Les Allemands et la police française la recherchent ; elle avait fini par attirer l'attention à sillonner les routes sans relâche pour délivrer des messages et recueillir des renseignements. Le danger était devenu imminent et son grand-père, le D<sup>r</sup> Tardieu, l'avait soustraite à une arrestation et installée dans le grenier, annonçant haut et fort dans le village qu'elle était partie rendre visite à une tante en Avignon.

En ce matin brumeux du 17 mai 1944, elle suit des yeux le vol d'un pigeon qui s'est posé sur le toit puis s'est enfui à tire-d'aile. Comme elle lui envie son aisance, son insouciance et son apesanteur ! La liberté, qui lui fait si cruellement défaut, lui semble encore plus enviable alors que le soleil perce lentement les nuages, arrosant progressivement la façade du château de sa lumière dorée.

Soudain, deux grosses voitures noires pénètrent en trombe dans la cour du Val-Picault, bousculant le silence et effrayant les oiseaux qui annonçaient la fin de la nuit de leur timide pépiement. Violette sursaute et s'efface vivement de la fenêtre. À peine les voitures se sont-elles immobilisées, que les portes s'ouvrent et Violette aperçoit des pieds qui se posent sur le gravier. Elle reconnaît la milice, les manteaux de cuir et les cheveux plaqués sur le crâne, la démarche conquérante de la police française qui collabore avec les Allemands et procède aux arrestations. Les portes claquent brutalement et les hommes restent quelques instants debout, ajustant la ceinture de leur gabardine, promenant autour d'eux un regard de vainqueur, puis gravissent quatre à quatre les marches du perron. Violette se glace ; un étai de frayeur lui étreint la poitrine et suspend sa respiration. Ainsi, il n'a servi à

rien de se cacher, ils sont quand même venus la chercher. Elle n'aime pas se l'avouer mais elle a peur.

Les hommes tambourinent à la lourde porte de bois du château, rien ne bouge et la porte reste close. Alors ils se regardent et lèvent les yeux vers les hautes fenêtres dont les volets intérieurs clos donnent à la façade un visage d'aveugle qui ne peut que frémir, inquiet, tous les sens tendus pour saisir l'origine du soudain tapage. La porte s'entrebâille lentement et Violette aperçoit son grand-père qui avance prudemment la tête. Elle imagine sa surprise à la vue de ces hommes sombres et avides alors qu'il s'attendait sans doute à voir l'un des blessés qu'on lui amenait souvent à la fin de la nuit, le visage déformé par la douleur, soutenu par des camarades brusques et hâtifs. Paul Tardieu est le seul médecin à des kilomètres à la ronde et s'il a prodigué des soins à quelques Allemands, ce que d'aucuns lui ont reproché dans le village de Neuilly-la-Forêt, c'est pour s'affranchir de leur surveillance. Des résistants, des aviateurs alliés tombés du ciel viennent frapper à la porte du château du Val-Picault lorsque le docteur pose une canne contre le mur près de la porte d'entrée. C'est le signal que la voie est libre, que le capitaine allemand qui a pris ses quartiers est absent. Hier soir, Paul Tardieu n'a pourtant pas posé la canne contre le mur, et ce matin la porte s'est ouverte sur la milice.

Les hommes en noir s'engouffrent à l'intérieur en poussant le vieil homme sans égards. Le cœur de Violette bat à tout rompre. Où vont-ils ? Sont-ils venus pour elle ? Va-t-elle entendre leurs pas lourds et précipités dans les escaliers ? La porte de l'entrée est restée béante et Violette ne voit plus rien. Son grand-père a disparu et elle attend, guettant le moindre bruit. Où sont donc ces hommes qui la font frissonner de dégoût ? À peine cette pensée lui a-t-elle traversé l'esprit que son oncle Alexandre surgit sur le perron, un homme agrippé à chaque bras. Sa chemise est déboutonnée sur son torse maigre et ses cheveux bruns sont en bataille. Ce n'est plus son oncle adoré, celui qui la taquine et sait la faire sourire quand elle est triste, regarde dans ses yeux et comprend tout, son

oncle toujours joyeux et tiré à quatre épingles. C'est un homme vaincu et dépenaillé, pitoyable et raide. Tiré par les deux hommes aux manteaux de cuir, il manque une marche, trébuche et est traîné jusqu'à l'une des grosses voitures noires dans laquelle il est jeté comme un paquet de linge sale. La porte se referme violemment sur lui et les véhicules démarrent en laissant de profondes traces dans le gravier. Violette voit sa grand-mère arriver sur le perron en courant, encore en train d'enfiler sa robe de chambre, la grosse natte de ses cheveux gris flottant sur son dos et elle l'entend crier « Non ! Non ! Attendez, c'est une méprise ! » Les voitures disparaissent dans le jour naissant et un silence stupéfait saisit le vieux couple qui reste enlacé, accroché l'un à l'autre dans le matin frissonnant.

Violette s'est laissé glisser sur le plancher, horrifiée, et dans sa tête retentit encore le cri désespéré de sa grand-mère. L'idée que l'on puisse faire du mal à son oncle lui est insupportable. C'est un autre morceau de jeunesse et d'innocence qui lui a été arraché. Le frère de sa mère a été arrêté, pourquoi pas elle ? Pourtant, elle est rassurée d'être toujours ici, prisonnière sous les toits à l'abri des regards et des dangers : les hommes ne sont pas montés jusqu'au grenier pour venir la chercher elle aussi. Son soulagement, mêlé de culpabilité et conjugué à la terreur d'être capturée, l'a anéantie et elle éclate en longs sanglots silencieux. Elle essuie ses larmes du revers de la main et peu à peu, le silence du grenier l'apaise, épais et rassurant. Elle reste longtemps assise contre le mur, encerclant ses jambes de ses bras. Elle se sent vieillie, refoulée dans l'ombre avant d'avoir pu offrir sa lumière. Elle a vingt ans et depuis deux semaines, elle est prisonnière, cachée dans le grenier de ses grands-parents, attendant la fin de cet interminable conflit. Quand viendra la liberté ? Quand pourra-t-elle enfin sortir de sa cachette et retrouver sa vie ? « Bientôt, bientôt », avait murmuré son grand-père hier lorsqu'il lui avait apporté sa maigre pitance.

Il est vrai que depuis plusieurs semaines, les bombar-

dements et les mitraillages n'ont pas cessé. Ils sont d'une telle violence qu'un débarquement des forces alliées semble devenu évident, même pour ceux qui ne savent rien des préparatifs. Les trains, les gares, les nœuds ferroviaires sont bombardés sans relâche. L'aviation alliée veut couper toutes les voies d'accès à la côte, interdisant ainsi aux renforts allemands de converger vers les plages où aura lieu le débarquement. Les différents réseaux locaux de la résistance sont plus actifs que jamais, opérant des sabotages sur les voies ferrées, communiquant des renseignements, recueillant des aviateurs blessés, puis les réacheminant vers l'Angleterre. Les membres de ces réseaux sont arrêtés, traqués par la Gestapo, mais aussi par ses agents français, des hommes et des femmes qui ont choisi de dénoncer ceux qui résistent à l'occupant.

Quatre ans que dure la guerre. Alors que s'était annoncée la déferlante allemande en juin 1940, les habitants de Carentan, à quelques kilomètres au nord de Neuilly-la-Forêt, s'étaient pressés devant l'affiche qui déclarait la mobilisation générale. Les trains bondés de soldats étaient partis de Caen vers la ligne Maginot. Celle-ci, réputée infranchissable, n'était plus qu'un trait sur la carte et l'armée allemande avait commencé sa fulgurante progression. Affolées, les populations s'étaient jetées sur les routes de France en un exode désordonné. Les familles qui avaient la chance d'avoir une voiture s'y étaient entassées. L'essence était introuvable et hors de prix. Lorsque les voitures n'avançaient plus, on avait fait comme les autres, on avait marché des kilomètres vers des villes où l'on ne savait plus comment loger et nourrir ces hordes de gens effrayés fuyant devant l'armée allemande qui les talonnait. À Paris, les vieillards et les malades ne pouvaient pas toujours être évacués. Des infirmières avaient pris sur elles et les avaient soustraits aux souffrances d'un voyage impossible. « Sédol et morphine à haute dose » avait lancé un médecin débordé, signant ainsi la fin de leur vie. Orléans brûlait, le génie français avait fait sauter les ponts qui enjambaient la Loire pour empêcher les Allemands de progresser. Sur la route, on avait laissé les

chevaux morts, épuisés d'avoir trop longtemps tiré des charrettes surchargées, on avait aussi enterré à la hâte les victimes humaines des avions allemands qui passaient en rase-motte sur les longues colonnes de réfugiés. On avait perdu des enfants, des valises et l'on avait tout laissé derrière soi. Les conseils municipaux avaient fui, emportant parfois les archives de la ville qui seraient souvent égarées ou brûlées. Réfugié à Bordeaux, le gouvernement français avait eu du mal à faire face à cette débâcle et le maréchal Pétain avait appelé à « cesser le combat ». Les Français n'avaient plus d'espoir, leur armée était vaincue et ils ne croyaient plus en l'armée anglaise. Alors peu à peu, ils étaient rentrés chez eux, sans savoir ce qu'ils allaient retrouver. Les ouvriers et les agriculteurs avaient été les premiers à remonter vers le Nord, on avait besoin d'eux pour réorganiser tant bien que mal le ravitaillement et le ramassage des ordures.

Lorsque tout le monde avait pris la fuite pour se joindre aux longs convois de réfugiés encombrant les routes, certains étaient restés. Qui allait traire les vaches, les nourrir, surveiller la maison abandonnée ? Gilbert Duvernois, le père de Violette, avait été de ceux-là. Ayant peu de confiance dans l'intendance militaire qui s'était chargée des troupeaux abandonnés, il n'avait voulu laisser ni sa ferme des Verriers, ni ses bêtes. Alors sa femme, Élisabeth, et ses filles, Violette et Gisèle, étaient restées elles aussi, tout comme ses beaux-parents Tardieu qui s'étaient refusés à abandonner leur fille et leurs petites-filles. Quelques bâtiments des Verriers avaient été en partie détruits, cependant le corps de logis était encore habitable et Gilbert et Élisabeth s'étaient accommodés de la situation, envoyant parfois Violette et Gisèle au Val-Picault pendant quelques jours pour qu'elles y trouvent un peu plus de confort et tiennent compagnie à leurs grands-parents. La guerre avait rapproché les Tardieu de leur gendre et les anciennes déceptions avaient paru vaines et superflues.

Les populations étaient rentrées chez elles et n'avaient pu qu'assister, impuissantes, à l'arrivée des Allemands en

longues colonnes de matériel, d'hommes, de camions et même de charrettes auxquelles étaient attelés des chevaux et qui serpentaient sur les routes de la région. Ils étaient entrés dans les petites villes et les villages, avaient réquisitionné les grandes demeures et les châteaux dont ils avaient occupé une partie, prélevé des chevaux, des voitures, des bêtes à cornes sur la richesse de la région et s'étaient fait une place chez l'habitant. La population avait jugé ces nouveaux arrivants plutôt corrects, ce qui confortait l'image que voulait en donner le maréchal Pétain et démentait les rumeurs sur la sauvagerie de l'occupant ; les habitants s'étaient résignés à les côtoyer, toute velléité de refus étant impossible. Violette, quant à elle, avait senti monter en elle un désir intense de se battre et de chasser tous ces soldats comme des intrus indésirables et révoltants. Elle détournait le regard dès qu'elle apercevait un uniforme allemand et pressait le pas. Dérisoire résistance, mais que faire lorsque l'on n'a que vingt ans et que l'on se sent si petite et impuissante face aux bouleversements du monde ?

Dans le grenier, Violette soupire, lasse et déjà fatiguée d'une journée d'inertie et de solitude. Le jour est devenu plus clair, pourtant le ciel reste gris malgré les premiers rayons du soleil. Elle s'est relevée et s'éloigne de la fenêtre ronde. Il n'y a plus rien à voir, elle ne veut plus rien voir. Elle imagine ses grands-parents dans la cuisine, bouleversés, la tête baissée sur leur chagrin, les yeux remplis de larmes et tenant leur bol de café de leurs mains qui tremblent encore.

En dépit de l'arrestation de l'oncle Alexandre, Violette veut accueillir cette nouvelle journée avec le même espoir que tous les autres jours : sortir d'ici, sentir de nouveau la brise du bocage, aller, venir, vivre. Le jour est à peine levé que déjà, le temps lui semble interminable. Sous les poutres sombres, le silence la prend en tenailles et la solitude met parfois une conversation imaginaire sur ses lèvres. Elle se parle à voix basse en anglais, une matière dans laquelle elle excellait au lycée, s'efforce de chercher les mots qu'elle ne connaît pas, tournant consciencieuse-

ment les fines pages du dictionnaire et pointant le doigt sur le mot trouvé. À côté de son matelas, les livres s'empilent ; elle en choisit un au hasard, presque malgré elle car il n'y a rien d'autre à faire. Désœuvrée, elle remplit son silence des vers de Lamartine, et se laisse bercer par la cadence et la musique des mots réguliers et apaisants de chaque vers. Au fil des pages, elle accompagne le poète dans ses promenades, ses hésitations et ses tristesses.

Au bord d'un lac d'azur, il est une colline  
Dont le front verdoyant légèrement s'incline  
Pour contempler les eaux ;  
Le regard du soleil tout le jour la caresse,  
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse  
Les ombres des rameaux.

Et elle se voit, allongée sous les arbres qui se penchent vers la surface lisse de l'eau, la brise la frôle, le soleil joue dans les feuilles et elle a oublié la guerre...

La solitude et le silence qui l'anéantissent depuis presque deux semaines donnent une importance démesurée à chaque son et soudain, des lames de parquet grincent, une porte fait du bruit. Violette se fige et sa respiration s'accélère. Immobile, elle écoute de toutes ses oreilles le panneau qui coulisse et les pas sourds sur l'escalier raide qui mène vers le grenier. Elle reconnaît le souffle court de son grand-père qui peine sur les degrés, elle attend sa voix qui lui assurera que cette présence est bien celle qu'elle croit. « Violette ! Violette ! » murmure le D<sup>r</sup> Tardieu. Violette pousse un long soupir de soulagement et sort de sa cachette. Bon-Papa est chargé d'un panier qu'il pose sur le sol. Il ouvre ses bras et Violette s'y blottit, les larmes aux yeux, si heureuse de cette présence apaisante et reconfortante.

— Ton oncle Alexandre a été arrêté ce matin, annonce le D<sup>r</sup> Tardieu d'une voix sourde. Ta grand-mère est anéantie. Je suis allé à la Kommandantur de Neuilly-la-Forêt ce matin, je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

— Je sais Bon-Papa, j'ai tout vu de la fenêtre...

— Ma petite fille, je t'ai bien dit de ne pas t'approcher de cette ouverture, on pourrait t'apercevoir, gronde le vieil homme d'un ton las.

— Ne vous inquiétez pas Bon-Papa, je fais attention, personne ne m'a vue.

Les sourcils froncés, le D<sup>r</sup> Tardieu tend un panier à Violette. Il vacille légèrement et des larmes perlent au coin de ses yeux, il a l'air si vieux aujourd'hui... Mais il se ressaisit vite.

— Voilà de quoi tenir le coup pendant un moment, chuchote-t-il d'un air absent.

Il fait un bref inventaire de ce qu'il a pu apporter : un morceau de pain, qu'il faudra manger vite avant qu'il ne rassisse, quelques œufs durs et un bon morceau de fromage, une grosse pomme de terre déjà cuite et de l'eau dans une bouteille en verre.

— Merci ! Merci ! s'exclame Violette dans un souffle.

— Donne-moi ton seau d'aisance, murmure le docteur.

Cet échange de seau rempli contre un seau vide mettait toujours Violette très mal à l'aise, Bon-Papa ne semblait pas y accorder la moindre importance. « Après tout, il est médecin, il a l'habitude », se disait-elle pour mieux supporter la transaction. Alors que son grand-père s'apprête à partir, Violette le retient par la manche.

— Bon-Papa, que se passe-t-il dehors ? implore-t-elle.

— Le débarquement doit être proche, mais ce n'est pas encore pour tout de suite, répond-il. Il n'y a pas eu de bombardements la nuit dernière, je sais que les choses vont se détériorer dans les jours qui viennent. Soyons patients, ma petite fille, la délivrance est proche. Je dois te laisser, poursuit-il la voix cassée par l'émotion, et continuer mes démarches pour tenter de savoir où est Alexandre et essayer de le faire libérer.

— Oh Bon-Papa, que va-t-il lui arriver ? dit Violette en accrochant le bras de son grand-père.

Le D<sup>r</sup> Tardieu ne dit mot, il est déjà en haut des marches, le seau nauséabond se balançant à son bras. Le panneau a coulissé et elle n'entend plus rien tant son grand-père marche avec précaution.

Violette est de nouveau seule, dans un silence si complet qu'il l'enveloppe comme un linceul. Elle reste quelques instants sans bouger et l'image de son oncle traîné sur les marches du perron revient sans cesse, lancinante et révoltante. Elle finit par se saisir de l'anse du panier, soulève le torchon rouge et blanc et sort ce qu'on lui a préparé. Par quoi commencer ? Et combien d'heures s'écouleront avant le panier suivant ? Violette commence par dévorer le pain avec un morceau de camembert qu'elle a découpé avec son petit canif. Quel délice ! Il est un peu fort, mais elle a si faim qu'elle ne peut s'empêcher de tailler un autre morceau. Elle se rappelle à l'ordre ; elle voudrait tout dévorer, tout de suite. Elle boit à longs traits l'eau de la bouteille, enroule le reste de ses provisions dans le torchon et replace le tout dans le panier qu'elle suspend à un clou dans la charpente. Elle s'allonge sur le matelas, rassasiée pour quelques heures elle sait qu'elle aura bientôt faim. Elle a faim en permanence ; elle rêve de poisson frais, habituellement si abondant et qui fait défaut car les Allemands empêchent souvent les sorties des bateaux de pêche au large des côtes. Elle s'invente des menus pantagruéliques détaillés et tente de reconstituer les quantités et les ingrédients des recettes. Elle s'imagine dans la cuisine avec sa mère ; sur le fourneau, d'irrésistibles effluves s'échappent d'une casserole fumante. Les deux femmes s'affrontent souvent, mais se reconnaissent dans cette pièce où Élisabeth dirige clairement les opérations et Violette accepte d'exécuter. Après quatre années au cours desquelles l'occupant avait réclamé une part croissante du ravitaillement auprès de la population qui n'osait crier sa colère, Violette avait oublié le goût et jusqu'au fumet d'une blanquette, d'un rôti, de légumes ou de volaille qui pourtant n'avaient jamais manqué dans cette région à la nature si généreuse. Les « ersatz » s'étaient généralisés et l'on avait retrouvé de vieilles recettes : le savon à la feuille de lierre, l'orge grillée en guise de café. Les haricots verts, les petits pois et autres légumes verts avaient été remplacés par les éternels rutabagas et les topinambours que Violette détestait.

Elle a tant minci qu'elle peut pratiquement encercler sa taille de ses mains. Elle était menue, elle est devenue maigre. Ses coudes et ses genoux marquent les angles de sa silhouette gracieuse et elle ne remplit plus ses robes défraîchies. Avant la guerre, avant que les privations ne creusent son visage, elle avait toujours été sensible aux regards qui se posaient sur elle et ne la lâchaient pas. Elle jouait de la masse de ses cheveux brun foncé et savait clouer ses yeux noirs aux longs cils sur quiconque tentait de la contrarier. Rares étaient ceux qui lui tenaient tête très longtemps et elle finissait toujours par obtenir ce qu'elle voulait. « Tu tiens bien de ta mère », soupirait son père d'un air attendri lorsque, de guerre lasse, il lui accordait ce qu'elle demandait avec insistance. La mère de Violette, Élisabeth, née Tardieu, était bien aussi obstinée que sa fille. À dix-neuf ans, la fille du docteur avait épousé Gilbert Duvernois, un cultivateur qui vivait seul avec sa mère. Le jeune homme avait pris la tête de l'exploitation familiale dès ses seize ans lorsque son père était décédé des blessures causées par les cornes du taureau de la ferme qu'il n'avait pas su maîtriser un jour d'orage. Un « cul-terreux », avait commencé par dire M<sup>me</sup> Tardieu, née Madeleine de Tournay, qui avait eu du mal à cacher sa déception devant le choix de sa fille. Mais Élisabeth, que son jeune fiancé Gilbert avait tendrement surnommée Lili, avait tenu bon et M<sup>me</sup> Tardieu avait cédé devant la détermination de sa fille. Elle avait peu à peu accepté ce gendre taiseux si différent d'Alexandre, le seul frère d'Élisabeth qui, au moment du mariage de sa sœur, se préparait à emboîter le pas à son père et se destinait, comme lui, à la médecine. Alexandre avait soutenu Lili et avait réussi à convaincre ses parents que Gilbert Duvernois était un homme digne de l'amour de sa sœur. Le temps lui avait donné raison et les deux petites filles nées de ce mariage avaient un peu arrangé les choses. L'une, Violette, brune comme sa mère et l'autre, Gisèle, blonde comme son père l'avait été enfant, avaient peu à peu fait fondre l'antagonisme de M<sup>me</sup> Tardieu qui adorait ses petites filles et se reconnaissait sans doute avec fierté

dans ces enfants volontaires et têtues. Le D<sup>r</sup> Tardieu, quant à lui, habitué à lire la vie des gens dans leurs maux et maladies divers, avait laissé faire et n'avait jamais contrarié sa fille, sachant qu'il est des appels auxquels on ne peut résister.

Violette s'est assise sur le matelas et fixe le rai de soleil qui éclaire le plancher d'un éclat fugitif. Elle se lève doucement et, marchant à pas de loup, se rapproche de la fenêtre ronde, espérant saisir un bout de la vie du château qui lui manque tant. Comme elle aimerait courir avec Gisèle sur les grandes pelouses qui s'étendent derrière, leurs pieds nus mouillés par la rosée et se laisser tomber avec elle, essouffée, sur le banc au fond du jardin près du saule pleureur ! Ces moments d'insouciance sans retenue lui manquent cruellement et ces petits bonheurs innocents — les confidences de Gisèle, les courses dans la campagne, les taquineries de l'oncle Alexandre — font naître en elle une nostalgie dont elle n'aurait jamais pu soupçonner l'amertume. Ils prennent un relief dont elle ne se lasse pas d'examiner les moindres détails maintenant qu'ils lui ont été enlevés. Gisèle surtout lui manque. Seuls seize mois les séparent et les jeunes filles sont aussi symbiotiques que des jumelles. Les deux sœurs avaient bien tenté de se voir dans le grenier, mais leur grand-père avait formellement interdit tout contact et tout mouvement susceptible d'éveiller la malveillance.

Violette tend le cou et balaie le jardin et la cour du regard, perdue dans ses pensées, lorsqu'elle voit une porte de l'aile gauche s'ouvrir et une silhouette se détacher dans l'embrasure. Gisèle ! Elle porte la main à la bouche pour étouffer son appel, le cri instinctif qui lui est venu aux lèvres pour appeler sa sœur. Que fait-elle dans cette partie de la propriété réservée aux soldats allemands ? Violette s'est écartée de la fenêtre, émue d'avoir aperçu sa sœur à son insu mais le cœur battant, chahuté de mille questions.

Gisèle était-elle chez Trammel ? Comme beaucoup d'habitants de la région, Bon-Papa Tardieu avait dû à contrecœur ouvrir les portes de la demeure aux Alle-

mands. Un officier et un groupe de soldats s'étaient installés dans l'aile gauche du Val-Picault. Le docteur n'avait pas été contraint de céder sa propre chambre comme d'autres maîtres de maison, malgré cela la croix gammée qui flottait en permanence sur sa façade lui rappelait tous les jours qu'il n'était chez lui qu'un invité sans importance. Madeleine Tardieu avait ostensiblement ignoré ces locataires indésirables. Leur capitaine, Ludwig von Trammel, faisait partie du 914<sup>e</sup> régiment de la 352<sup>e</sup> division de la Wehrmacht, chargée d'améliorer les défenses côtières, de creuser des abris et de poser des mines et dont le commandement se trouvait dans le village de Neuilly-la-Forêt. De son mètre quatre-vingt-dix, il regardait ses semblables de ses yeux bleu glacier et se déplaçait avec la souplesse d'un chat. Le D<sup>r</sup> Tardieu avait été frappé, à son corps défendant, par les manières raffinées et courtoises de l'Allemand et n'avait pu s'empêcher de penser qu'il faisait cette guerre contre son gré. L'officier était resté discret, semblait méticuleux dans l'organisation de ses tâches ; il s'absentait parfois plusieurs jours avec ses hommes pour des manœuvres ou pour surveiller la construction du mur de l'Atlantique. Ces jours-là, le D<sup>r</sup> Tardieu posait la canne contre le mur près de la porte d'entrée : la voie était libre, les occupants allemands étaient absents et les blessés affluaient, la nuit ou au petit matin. Violette et Gisèle n'avaient pas été insensibles à la prestance de l'officier allemand qui se courbait légèrement et quelque peu cérémonieusement lorsqu'il croisait les jeunes filles, un sourire ravi éclairant alors son visage. Son regard s'attardait surtout sur Gisèle, sa blondeur et ses yeux turquoise. Il perdait alors de sa raideur et l'on oubliait son uniforme pour ne voir qu'un jeune homme aux manières exquises. Alors qu'il était au château depuis plusieurs semaines, il avait frappé un soir à la porte de la cuisine alors que le soleil se couchait derrière le saule aux feuilles encore vert tendre du jardin. M<sup>me</sup> Tardieu épluchait quelques pommes de terre avec M<sup>me</sup> Simone, une femme du village attachée depuis longtemps au Val-Picault. Surprise par le salut militaire de l'Alle-